

Depuis 409 jours déjà, Jérôme Bauche tourne en rond, traîne dans les couloirs de l'hôtel sans but précis. Tuer le temps est devenu sa routine. L'ennui ne l'atteint plus. Il s'y est fait. Il commence même à se plaire dans ce monde hors du monde.

La photo du jour vient d'être déclenchée. C'est l'unique devoir de sa journée. Attester de sa présence au Zeit, voilà tout. Une preuve photographique doit être donnée chaque jour, à midi, à condition que le concierge Bulle, acteur désigné de son dispositif documentaire, soit disponible à cette heure-là. Il arrive effectivement que des clients le retiennent, avec leurs petits tracasseries égocentriques, et que l'horloge Magneta, sur la photo, affiche midi cinq, midi moins cinq, midi sept ou, pire, comme aujourd'hui, midi dix. Un aléa fâcheux qu'il faut accepter. Bauche attend patiemment, se garde d'intervenir. Dès onze heures et demi du matin, il se tient prêt, entre la pendule de la loge et le tableau noir sur lequel sont inscrits, à la craie blanche, les départs et les arrivées du jour (peu importe, Bulle ne pourrait les lire de toute façon), prêt pour le rituel quotidien, le journal du jour (*La Libre Belgique*, édition du vendredi 26 septembre 2008) qu'il brandit en direction de la caméra, gros titres en avant :

*Le Jour où tout a basculé.*

*Fortis, le colosse aux pieds d'argile, tremble sur ses fondations. « Too big to fail », disait-on alors.*

*La règle a ses exceptions.*

*Tous les crédits interbancaires sont coupés. Fortis se retrouve à sec. Or le groupe a besoin, pour le lundi 29 septembre, de 30 milliards d'euros et de 10 milliards de dollars.*

Ce vendredi noir, comme tous les autres jours depuis quatorze mois, Bauche a été là, en avance, de peur que le concierge aveugle ne prenne la photo trop tôt, alors qu'il n'était pas encore sur les lieux. L'aléa des cadrages a pu être maîtrisé grâce à un marquage tactile sur le sol qui prévoit l'emplacement exact du trépied. Jérôme sait par expérience que Bulle est fiable, pour ne pas dire infailible. Un automate au service d'une temporalité mécanisée. Mais l'angoisse est toujours là. La hantise de l'image vide. Se retrouver expulsé hors-temps ou alors hors-champ. C'est plus fort que lui. L'une ou l'autre fois, il a failli s'énerver et dire : « Monsieur Bulle, je suis là, il est temps ! » Heureusement, Bulle, quoique toujours submergé par ses occupations de concierge à cette heure-là, ne l'a jamais oublié.

Evidemment, dans ce genre d'entreprise, on n'est jamais à cinq minutes près. Après tout, dans l'industrie également, un ouvrier est payé de telle à telle heure pour exécuter une tâche précise et là aussi il arrive que quelque chose dans la machine chronocratique déraile, le retarde, le prive de quelques minutes de son « temps libre ». C'est ce qu'il est, Jérôme Bauche, un modeste ouvrier de Viesville, village de la Belgique profonde, non loin des bassins miniers sinistrés de Charleroi. Dans son survêtement bleu Adidas, il est là pour pointer quotidiennement devant la magnétisante horloge suisse. A l'évidence, il est un ouvrier d'un type particulier, dont le travail consiste précisément à ne pas travailler. Durant les « heures ouvrables », c'est-à-dire les heures de non-travail, aucune activité n'est tolérée. C'est un peu comme pour les chômeurs de longue durée : tant qu'ils perçoivent une allocation de l'Etat, leur vie se résume à l'attente.

Le protocole de J.B. est très strict. Attesté juridiquement par huissier, il est défini dans les termes suivants : interdiction absolue de quitter le périmètre de l'hôtel durant la durée du programme, à savoir 421 jours. La surveillance est assurée vingt-quatre heures sur vingt-quatre grâce à un bracelet électronique porté au poignet gauche. Des signaux sont automatiquement transmis à un centre de supervision spécialisé dans la détention à distance situé à Zurich. L'alarme se déclenche dès que le porteur du bracelet s'éloigne du lieu d'assignation ou en cas de tentative de manipulation ou de détérioration de l'objet, entraînant d'office la disqualification.

Jusque-là, aucune violation sérieuse du programme n'est à signaler. Ce qui est compréhensible, vu le coût exorbitant de l'opération. Plus de 180 000 euros au total, comprenant le prix de la chambre en pension complète que Bauche occupe au cinquième étage (et encore, on lui avait offert, non sans réticence, un tarif spécial longue durée), plus les extras, notamment au bar, les coûts du contrôle de sa présence par Zurich, les frais de services juridiques, une assurance pour la remise en état éventuelle de la chambre après son départ, sans compter le coût d'opportunité lié au renoncement d'un travail rémunéré à l'extérieur durant 421 jours – certes peu élevé dans le cas d'un chômeur né – et, bien sûr, les intérêts du crédit à payer à la banque qui ne cessent de s'accumuler de mois en mois.

L'ouvrier Bauche paye donc très cher pour chômer. Aurait-il contribué, à sa modeste échelle, au développement du *worst, worst, worst* des scénarios bancaires qui est en train de se jouer en direct ? Le fait est que J.B. n'avait pas un centime lorsqu'il avait contracté son emprunt chez Fortis et, qu'à l'issue de l'*Operation Zeit* (tel est le titre de son « ouvrage »), il ne devrait, a priori, pas en posséder davantage. Toutefois, jusque-là, le Viesvillois a fait preuve d'une qualité exceptionnelle : se montrer très convainquant pour vendre son concept. Les ratés ont parfois du génie, se dit-il, quand la dépression l'envahit.

Jérôme Bauche est un ouvrier (artiste ?) conceptuel, certes inconnu, méconnu, mais d'une rigueur implacable. Son œuvre consiste en une performance unique qui s'inscrit dans la durée. Jérôme vit son concept. Pire, sa vie tout entière se

résume à son concept. Il est prêt à la sacrifier pour son art. Ainsi, l'ouvrier-artiste belge y consacre 421 jours de son existence, en se constituant otage dans ce haut-lieu de la mondanité où, à ce jour, l'on peut supposer que très peu de chômeurs chroniques ont passé leurs vacances. Or, l'inégalité sociale n'est pas le propos de Bauche, qui refuse catégoriquement d'enjôler l'art dans un trivial projet politique, aussi salubre soit-il. Pour lui, ce n'est pas le message qui compte, mais l'agir qui, dans son cas, est un non-agir. Bauche a une vision très tranchée de la frontière entre l'art et le non-art, mais aussi entre l'art et la vie. L'art pour l'art ou l'art contre l'art ? Ou alors, l'art contre la vie ? Le temps est long pour y réfléchir.

Rares sont les créateurs qui placent ainsi leur art au-dessus de leur liberté. Etre otage, même volontaire, c'est être privé de son temps. Des heures, des jours, des semaines, des mois, des années parfois. Etre otage, c'est devenir une monnaie d'échange, un objet passif dans un rouage de négociations dans lequel il n'a pas à intervenir. L'otage perd non seulement son temps, mais aussi son humanité. Il se réduit à une image, une vidéo que les ravisseurs font de lui, journal à la main, comme preuve de vie à telle date. Ce qu'il pense, ce qu'il ressent, ses angoisses dans le noir, ses doutes, sa solitude ou, simplement, le remplissage d'un vide mental, en attendant que ça finisse, personne n'en saura rien. Cela ne se voit pas sur les photos. Comment parvient-il à passer le temps ? Comment évolue son comportement, son identité, au cours de sa captivité ? Quel regard porte-t-il sur sa situation ? Et sur le monde extérieur ? Jérôme ne communique pas sur ces questions, trop intimes. D'ailleurs, il parle très peu en général. Depuis plusieurs mois, il constate que sa révolte intérieure s'estompe, qu'il s'est habitué au cadre de vie inhabituel, y a trouvé des repères, un rythme, et même y prend un certain goût. Il a l'impression d'avoir trouvé une autre façon d'être dans le temps. Serait-il proie à une forme de syndrome de Stockholm ? Avec le temps, il a développé, contre son gré, une sorte d'attachement émotionnel au système qu'il combat par son œuvre, au point que l'idée d'un retour à la vie dehors commence à l'angoisser sérieusement. Depuis quelques semaines, le matin, au réveil, il ressent une certaine hystérie monter en lui, imaginant qu'il ne lui reste plus que quelques jours à tirer. Le sevrage sera redoutable, il le sait. Après tout, la vie d'otage dans un hôtel cinq étoiles n'est pas si inconfortable. Chambre luxueuse, cinq copieux repas par jour, une armée d'employés flagorneurs (250 au total) à son service jour et nuit. Rien à voir avec la captivité au fin fond d'une jungle amazonienne, dans le noir d'une cave à Beyrouth ou dans une grotte glaciale des montagnes talibanes de l'arrière-pays de Kaboul. D'autant que la sienne est volontaire et sans risques. Le seul risque majeur qu'il court est financier. Mais qu'a-t-il à perdre ?

Evidemment, Jérôme n'est pas dupe du caractère cynique, voire déplacé, de son statut d'otage autoproclamé dans l'un des hôtels les plus luxueux de Suisse. Au point qu'il trouve le mot otage fondamentalement inapproprié pour désigner sa situation qui, loin d'être une privation de liberté, en est l'expression la plus

haute. Après tout, c'est lui-même qui s'est incarcéré, et cette nuance n'est pas un détail. Pourtant, lorsque le 2 juillet 2008, l'otage Ingrid Bétancourt fut libérée des mains des FARC, au bout de six ans et demi de détention dans la jungle colombienne, cela lui avait fait un coup. Lui, il était encore loin de sa délivrance à ce moment. Ce jour là, il avait fait sa photo quotidienne avec celle d'Ingrid en première page, comme si de rien n'était. Ce qui l'avait inquiété à ce sujet, au cours des jours suivants, c'était le ratage médiatique spectaculaire qu'avait orchestré cette ex-otage à son retour. Comment doser la communication d'une histoire d'otage ? Trop de visibilité, c'est produire une overdose. Trop peu, c'est retourner aux oubliettes dès le lendemain. Il lui reste encore un peu de temps pour préparer le terrain, mentalement. L'enjeu est de taille.